

# Pour une internationale du film en Suisse

Autor(en): **Heinemann, Franz**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Schweizer Film = Film Suisse : offizielles Organ des Schweiz. Lichtspieltheater-Verbandes, deutsche und italienische Schweiz**

Band (Jahr): **9 (1944)**

Heft 9

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-733325>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

sa force et sa faiblesse, mais avec des mots qui n'ont pas l'habitude de travailler pour lui, avec lui.»

\*

Hâtons-nous de dire que Jacques Feyder réussit bel et bien à nous ouvrir des aperçus nouveaux sur cet art où il est maître. Il nous paraît même un peu pessimiste parfois ; il juge le cinéma trop jeune encore pour que les philosophes ou les historiens puissent s'attaquer à lui. Il nous paraît au contraire indispensable qu'ils l'abordent maintenant pour en dégager l'essence, les possibilités et les limites, pour lui créer une doctrine. C'est ainsi qu'on lui évitera « *de prendre ses progrès matériels pour la découverte d'un style* » comme le signale Feyder avec une magnifique clairvoyance.

Il note aussi un fait qu'on ne doit jamais négliger : la formation empirique de ces « grands ouvriers » dont il est et dont nous parlons. Ils sont nés avec le cinéma, ils ont balbutié avec lui, et c'est cela encore qui les empêche de dégager des grandes lignes, d'entrevoir des perspectives lointaines, de noter des vues d'ensemble.

Feyder expose ensuite sa carrière, ses essais, ses débuts. Il rappelle « Visages d'enfants », un film qu'il tourna au Val d'Anniviers peu après 1920 : « Ce film simple, intime, sans « clou », sans vedettes et sans constructions prestigieuses, fit intégralement le tour du monde et la presse japonaise lui décerna le Prix du meilleur film européen pour 1922. » Il y a tantôt vingt-cinq ans de cela, mais nous avons encore à méditer ce souvenir aujourd'hui, car le cinéma suisse ne paraît pas en avoir tiré les leçons qui auraient convenu.

Que de points à relever encore dans cette passionnante étude : comparaisons entre les méthodes de travail françaises, allemandes, américaines, le rôle divers qu'y joue la personnalité ; les difficultés du choix d'un thème, infiniment plus délicat dans notre Europe compartimentée qu'en Amérique standardisée.

Et l'étude s'achève sur cette parole désabusée — mais dont la conclusion atteint la grandeur :

« Nous manions l'instrument le plus puissant du monde, une machine à digérer l'univers, nous en connaissons les rouages, l'appétit, l'avidité, et on ne nous laisse le droit et la possibilité que de la nourrir de miettes, d'épluchures ; on lui ôte de la bouche les viandes saignantes, le pain riche ; on la condamne à la famine des aliments de substitution. Parfois elle feint de s'en contenter ; d'autres fois elle nous dévore. »

Tout bon film doit avoir dévoré son metteur en scène, puisqu'il est nourri de sa force, de sa vitalité. Mais le metteur en scène, lui aussi, se grandit en se

donnant davantage. Au cinéma comme ailleurs, il n'y a d'œuvre que s'il y a un homme.

\*

Françoise Rosay introduit ses « Expériences d'une comédienne » en narrant le mot de sa grand-mère, qui disait d'une bonne plus bavarde que diligente : « *Elle parle l'ouvrage.* » Et la grande artiste de s'accuser d'en faire autant. N'est-ce pas aussi faire de l'ouvrage que d'en parler ? On permettra bien au journaliste de conserver cette illusion !

L'inoubliable animatrice des « Gens du Voyage » et de la « Kermesse héroïque » évoque elle aussi les grandes heures de ses servitudes aussi. Elle note fort justement que le jeu de l'acteur de cinéma exige une finesse de touche, une délicatesse beaucoup plus poussée. Il est d'ailleurs indiscutable que la technique du jeu cinématographique a exercé une influence sur la technique du jeu théâtral. Ils se redevaient bien cela, depuis le temps où les Mounet-Sully et les Sarah-Bernhard apportaient à l'écran toute la gamme de leurs « effets » à longue portée !

Judicieux conseils aux jeunes, considérations sur quelques grands acteurs qu'elle a connus — Greta Garbo, Spencer Tracy, Michèle Morgan — dont elle parle avec une lumineuse intelligence : Françoise Rosay nous donne toute une série d'études de caractère sensibles et intelligentes à la fois.

\*

Quelques pages consacrées au cinéma suisse terminent ce volume. Elles nous paraissent un rien superficielles, encore que fort pertinentes. Feyder y note en effet que notre cinéma devrait acquérir le sens de l'universalité ; que l'Etat devrait comprendre l'importance du cinéma au point de vue national, mais sans étouffer cet art par des directives rigides. Il suggère l'établissement d'un contingent, même très large, qui obligerait par exemple nos fournisseurs de films étrangers à acquérir un film suisse pour dit ou quinze bandes de chez eux vendues chez nous. Ceci faciliterait notamment le financement des films suisses.

La fabrication du matériel technique de précision, qui s'apparente intimement à l'industrie horlogère, pourrait également être entreprise chez nous.

\*

Félicitons-nous de posséder avec « Le cinéma notre métier » le témoignage de deux personnalités de premier plan, qui ont tenu une place essentielle dans le cinéma d'entre-deux-guerres, et qui continueront sans nul doute à influencer durablement le cinéma de demain.

G. D.

## Pour une internationale du film en Suisse

La dixième Exposition internationale de l'art cinématographique s'est close à Venise le 15 septembre 1942 — c'est la dernière manifestation de ces fameuses « Biennales ». Dès 1939, la seconde guerre mondiale avait déjà porté un coup sérieux à leur ampleur initiale. Plusieurs pays grands producteurs de films avaient renoncé à participer à une exposition qui se tenait dans un pays inféodé à l'une des parties au conflit, et les neutres eux-mêmes n'y participaient qu'avec retenue.

Le caractère international de la dernière « Biennale » restait cependant sauvegardé, puisqu'une douzaine de pays y participaient encore.

L'Italie présentait 7 grands films ; l'Allemagne 6, à côté de très nombreux documentaires et courts-métrages. L'Espagne amenait 4 bandes ; la Hongrie trois plus trois documentaires ; la Suisse était représentée par deux grands films : « Landammann Stauffacher » et « Des hommes qui passent », ainsi que par un court-

métrage destiné plus particulièrement à faire valoir notre neutralité active au service de la charité « Le drapeau de l'humanité » réalisé par le Comité international de la Croix-Rouge.

Cet aspect suisse de l'internationalisme insistait, selon les moyens propres à l'écran, sur la volonté de notre pays de se mettre au service de tous, pour le bien de l'humanité.

Parmi les autres pays représentés à Venise cette année-là, citons les états nordiques — Suède, Norvège, Finlande, Danemark — ainsi que le Portugal et, parmi les balkaniques, la Croatie, la Bulgarie et la Roumanie.

Après la distribution des prix, le 15 septembre 1942, les représentants de tous les pays quittèrent la vieille cité des Doges — ils n'y devaient pas revenir. L'ombre de la guerre planait déjà sur plusieurs d'entre eux, tandis que bien d'autres peuples, habitués à prendre part à la grande manifestation internationale du film, ne l'avaient suivie que de loin, à travers leurs souffrances et leurs deuils.

L'Europe en a vu bien d'autres depuis l'automne 1942, et l'Italie elle-même... où en est-elle arrivée ? Ne parlons pas de la France, de la Finlande. Mais aujourd'hui déjà, bien que le conflit ne soit pas encore terminé, on parle déjà de reconstruction, de regroupement, de coopération, par-dessus tout ce qui sépare aujourd'hui encore les ennemis.

L'on peut donc d'ores et déjà, sans exagération, se demander à qui il appartiendra, la paix revenue, de prendre la succession de Venise et s'assurer la continuation de ces grandes manifestations internationales du septième art. On nous permettra bien de penser à la Suisse, sans vouloir pour autant copier ni déposséder Venise.

Nous voudrions rappeler à ce propos, à l'heure où sont battus les records d'extension des cultures, que l'Italie donna, voici quatre ans, le 20 mai 1940, l'exemple d'une initiative d'un remarquable intérêt. A Rome s'ouvrait ce jour-là la première exposition internationale de films d'agriculture. Quinze principaux pays producteurs du monde, dont la Suisse, y participaient. L'exposition, très originale, était patronnée par l'institut international de culture des champs ; nos délégués et nos films nous y représentaient de remarquable façon. Un concours qui s'y rattachait était doté de prix, offerts notamment par le roi d'Italie, et la Suisse emporta quelques distinctions ; les bandes primées furent présentées au cours d'une séance finale.

A cette occasion, le délégué suisse, qui n'était autre que M. le prof. Laur, souligna l'importance de la Suisse dans le concert des peuples d'Europe. Nous voudrions citer quelques-unes de ses phrases en guise d'introduction à l'initiative que nous énonçons aujourd'hui.

« Tous les peuples de la terre ne demanderaient qu'à œuvrer en paix, déclara sans ambages notre distingué représentant. La Suisse a réussi à unir sur un étroit territoire des peuples de langues, de religions, de coutumes très différentes, dont les habitants sont pourtant étroitement unis par une communauté de sentiments, de principes, d'idéaux, par leur volonté de maintenir et d'accroître l'indépendance et la prospérité de leur patrie. Je crois pouvoir affirmer, conclut l'orateur, que la Suisse jouit de la sympathie de tous les pays, de leur amitié et de leur confiance, et particulièrement de celle de ses voisins. Elle y compte avec assurance. »

Pour toute l'Europe, un centre international du film en Suisse serait sans nul doute bienvenu, et pour les neutres tout particulièrement, qui y participeraient plus aisément que sous l'égide d'une grande puissance. De Suède, d'Espagne, de Portugal, on annonce une intéressante augmentation de la production. Il n'est pas exclu qu'une douzaine d'entreprises suisses se réunissent cet automne en un meeting national du cinéma, qui réunirait nos principaux producteurs et des maisons intéressées à la branche cinématographique. Les semaines du film de Bâle en 1943, et certaines manifestations à Zurich ont déjà posé les bases de réunions de ce genre ; ces manifestations ont prouvé les capacités organisatrices dont nous disposons. En avril 1944, l'exposition bernoise du « Film hier et aujourd'hui » est une autre preuve de l'initiative et de l'intérêt qui se manifestent chez nous pour les questions cinématographiques.

Notre rôle dans le développement de la culture des champs et la façon dont il fut apprécié à Rome prouve que la suggestion de transférer en Suisse ces manifestations internationales vaut la peine d'être étudiée. On pourra y associer, sur le plan national d'abord, puis sur le plan international, une exposition des nouveautés techniques et des inventions dans le domaine cinématographique.

Notre suggestion est désormais publique — puisse-t-elle faire l'objet de discussions et de propositions concrètes.

*Dr. Franz Heinemann, Lucerne.*

## L'opérateur suisse Richard Angst, notre compatriote

20 ans au service du cinéma, cela signifie sans aucun doute une part importante même de l'histoire du septième art ; celui-ci est cependant encore tout jeune — ; l'opérateur suisse Richard Angst en est presque un pionnier.

On le considère d'ailleurs depuis longtemps comme l'un des maîtres de ce genre. Il fit ses débuts il y a vingt ans. Depuis il a prouvé ses capacités en maintes occasions. En ce moment, il se trouve au bout du monde — à Salzkammergut — coin perdu dans les Alpes où il termine les extérieurs du nouveau film Terra «Melusine».

Pour la quatrième fois, Hans Steinhoff lui a confié la responsabilité des prises de vues. Les deux hommes s'entendent parfaitement. Ils ont tous deux une forte et profonde nature, leur vie est intimement liée à leur art. Pour eux, le mot « impossible » n'existe pas. Ils sont animés des mêmes aspirations ; leur travail n'en peut être que meilleur.

« Richard Angst, déclare Hans Steinhoff, connaît la technique difficile du cinéma mieux que quiconque. Il a toujours suivi son développement et s'est tenu au courant de tous les « trucs » et de tous les perfectionne-